

Le répertoire en questions

Raymond Bertin

Numéro 162 (1), 2017

Répertoire québécois ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85064ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2017). Le répertoire en questions. *Jeu*, (162), 14–19.

Quand on parle répertoire théâtral au Québec, on se bute fatalement à un tas de questions et on trouve très peu de réponses. En ce pays de création tous azimuts, faut-il absolument faire table rase pour assurer un avenir à notre théâtre ?

LE RÉPERTOIRE EN QUESTIONS

Raymond Berin

Qui a fréquenté tant soit peu les milieux européens du théâtre a pu être frappé de constater que les œuvres du répertoire national ou international non seulement y sont jouées à répétition, revisitées de mille façons, mais constituent la base de l'enseignement du théâtre: les étudiants des universités des pays de l'Est, par exemple, travaillent jusqu'à plus soif des scènes des *Trois Sœurs* de Tchekhov, de *Richard III* de Shakespeare, ou d'un auteur roumain ou polonais inconnu ici... alors que les jeunes artistes se consacrant à la création contemporaine n'ont pas accès aux scènes des théâtres d'État et doivent se contenter de cafés ou d'autres lieux marginaux. En France, où l'on vénère la profession d'auteur, il n'apparaît guère plus facile pour un auteur émergent d'accéder à la production, ses pièces se voyant plutôt reléguées aux lectures publiques.





Les fées ont soif de Denise Boucher (créées au TNM en 1978), revisitées par Alexandre Fecteau (Théâtre de la Bordée, 2014). Sur la photo : Lorraine Côté, Marie-Ginette Guay et Lise Castonguay. © Nicola-Frank Vachon

« C'est manquer une occasion d'initier les jeunes au plaisir du théâtre que de présenter ou d'enseigner du mauvais théâtre, c'est envoyer une image plate et morte du théâtre, alors qu'il s'agit d'un art vivant. » – Alexandre Fecteau

Nous vivons, au Québec, une réalité tout autre. Il serait intéressant de connaître le pourcentage des spectacles de création dans nos saisons théâtrales : combien d'œuvres ne feront l'objet d'aucune publication et ne survivront pas à la première série de représentations ? Par ailleurs, en dehors du répertoire international – classiques de l'Antiquité grecque ou du Grand Siècle français, de Sophocle à Molière, ou œuvres majeures du XX^e siècle, d'Ionesco à Müller en passant par Beckett –, combien de pièces du répertoire québécois sont-elles jugées assez méritoires pour bénéficier de nouvelles productions ? Au plus quelques exceptions. Réflexions sur cette question épineuse du bien-fondé et de la mise en valeur d'un répertoire national au Québec.

RÉPERTOIRE CONTRE THÉÂTRE VIVANT ?

À l'origine de l'événement *Vendre ou rénover? Combat théâtral autour des classiques de la dramaturgie*, présenté au Festival du Jamais Lu à Montréal et à Québec ces deux dernières années, le metteur en scène Alexandre Fecteau explique avoir voulu faire une sorte de pied de nez au milieu en parlant de répertoire dans un festival de création et de nouvelles écritures : « Au début, ça me semblait un peu subversif, avoue-t-il, mais, au final, pas du tout puisque c'est vite devenu un prétexte à création pour les artistes qui y prenaient part, une occasion de se positionner par rapport aux textes et aux auteurs qui les ont précédés et, forcément, une façon d'envisager l'avenir de leur dramaturgie en devenir. » Constatant un « décalage énorme entre ce qui se joue sur nos scènes et ce que l'on choisit de se rappeler à travers l'édition et l'enseignement », il souhaitait donner la parole aux auteurs et non à des « experts » qui ont déjà leur mot à dire sur les textes qui seront conservés et sur la place qu'ils occuperont dans l'histoire de notre dramaturgie. « Car, lance-t-il, péremptoire, le théâtre de répertoire national n'existe pas dans la pratique, il n'existe que dans les livres et dans les salles de classe. »

Se disant très critique par rapport à ce qu'on enseigne et fait lire aux étudiants, génération après génération, pour des raisons soi-disant historiques, le metteur en scène déplore qu'on vante des œuvres emblématiques d'une époque, plutôt que des œuvres fortes : « C'est manquer une occasion d'initier les jeunes au plaisir du théâtre que de présenter ou d'enseigner du mauvais théâtre, c'est envoyer une image plate et morte du théâtre, alors qu'il s'agit d'un art vivant. » Il en appelle à « revisiter les textes qui ramassent la poussière alors qu'ils sont encore d'une puissance inouïe ». Préparant actuellement une deuxième mise en scène d'un texte phare du répertoire québécois, *À toi, pour toujours, ta Marilou*, de Michel Tremblay, Alexandre Fecteau estime aussi avoir fait œuvre utile en offrant une deuxième vie à la pièce *Les fées ont soif*, de Denise Boucher, à la Bordée (2014). « Il s'agissait là d'un bon exemple d'un texte connu de tous, enseigné pour son importance historique, mais tout de même absent de nos scènes pendant 35 ans... Ce n'est pas paradoxal d'en célébrer les qualités, mais de ne pas y retourner ? » demande-t-il, constatant l'apparente contradiction.

UNE COURTE TRADITION DRAMATURGIQUE

Se consacrant à présent à l'écriture de pièces, Marie-Claude Verdier fut pendant quelques années conseillère à la mise en valeur du répertoire au Centre des auteurs dramatiques (CEAD) et, à ce titre, fait partie de ces « experts » dont parle Fecteau. Ce poste, qu'elle a occupé jusqu'en 2013, n'existe malheureusement plus au CEAD, dont le centre de documentation recèle quelque 3 000 textes de tous types, incluant de nombreux inédits à n'avoir même jamais été montés. « À l'époque, les trois axes qui ont guidé ma réflexion étaient la mémoire, la pertinence et le désir. L'idée était de créer des événements, des occasions de mettre de l'avant le répertoire, en se demandant aussi quel répertoire mérite qu'on y retourne », explique-t-elle. Déplorant le manque de valorisation du répertoire, l'ex-conseillère

a repris une formule de lectures publiques préexistante pour y remédier, créant la série des « Théâtre à relire » : « Le concept est d'inviter des metteurs en scène de la relève, d'une autre génération que les auteurs, souvent décédés, à s'approprier un corpus pour voir ce qu'ils peuvent en tirer, comment ils peuvent travailler cette matière. L'idée est aussi de les faire lire ! Souvent, les metteurs en scène, parce qu'ils ont leurs propres projets ou sont attirés par la nouveauté, ne vont pas vers ce répertoire. On les encourage plutôt à faire leurs classes en montant leurs propres créations ou des classiques comme *Hamlet*, mais rarement le répertoire québécois. Ainsi, Gaétan Paré s'est penché sur l'œuvre de Jovette Marchessault. Christian Lapointe, sur Yves Sauvageau, ce qui a donné *Sauvageau Sauvageau*, présenté par le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et le Théâtre Blanc, ainsi que sur Marcel Dubé, pour un collage des *Beaux Dimanches* présenté à l'École nationale de théâtre. »

« Il faut dire que notre théâtre est très jeune, note Marie-Claude Verdier, notre répertoire reste méconnu et en partie vieillot, bien sûr. Le travail qu'a fait Christian Lapointe sur ces auteurs, en se les appropriant, en les faisant résonner aujourd'hui et en révélant la nécessité de faire entendre ces paroles, me paraît important. Notre répertoire théâtral est méconnu aussi dans les écoles, tant des enseignants de français que de ceux d'art dramatique, qui manquent d'outils et de ressources : nous avons créé, au CEAD, un répertoire de pièces pour guider leurs choix, au secondaire et au collégial, dans lequel étaient rassemblées une centaine de pièces à grande distribution, mais aussi des œuvres pour deux, trois ou quatre comédiens pouvant être intéressantes. » Elle nomme *La Déposition*, pièce à deux personnages d'Hélène Pedneault, jamais reprise, comme des pièces à petite distribution de Normand Canac-Marquis, de René-Daniel Dubois, ou *La Saga des poules mouillées* de Marchessault.



Vendre ou rénover? Combat théâtral autour des classiques de la dramaturgie ouvrait la 15^e édition du Festival du Jamais Lu le 28 avril 2016 aux Écuries. Sur la photo : Guillaume Corbeil et Marianne Dansereau s'affrontent à propos de *Medium saignant* de Françoise Loranger. © David Ospina

CHACUN SA FAÇON DE RÉNOVER

Autre « expert » réfléchissant à la question du répertoire, le critique Alexandre Cadieux considère que lire et enseigner les œuvres du répertoire, « c'est déjà pas mal ! », que l'histoire de l'art et l'histoire littéraire se construisent ainsi et qu'il est logique de justifier l'importance des œuvres dans leur contexte de création. « Cela dit, il y a plein de façons de "rénover" : la pièce *Nom de domaine* d'Olivier Choinière, malgré ses lacunes, en est un exemple, avec ses références à *Aurore, l'enfant martyr* sur Internet. C'est une façon de faire écho au passé collectif et au passé théâtral. Mais tout ne se prête pas à être revisité. Est-ce utile de remonter les choses de manière muséale ? Pour Molière, je ne trouve pas ça intéressant. Remonter *Tit-Coq* de Gratien Gélinas de façon primaire, en mélodrame, en tant que critique, ça ne m'intéresse pas, mais est-ce que ça peut être instructif pour des étudiants ? Je ne sais pas, je n'ai pas d'opinion tranchée là-dessus. On a repris *Bousille et les justes*, du même auteur, à la Bordée récemment. Dramatiquement, comme composition, avec son suspense et son constat social, ça me paraît plus fort, cette pièce vieillit mieux que *Tit-Coq* », affirme-t-il.

Observateur attentif de notre théâtre, il constate que, depuis quelques années, ce sont surtout les jeunes qui se chargent de rénover le répertoire : « Nos théâtres établis, dit-il, le Théâtre d'Aujourd'hui notamment, devraient s'y frotter davantage. Mais je sais

que Sylvain Bélanger, l'actuel directeur, a cela à cœur et que certains projets ont avorté, pour diverses raisons. Ce n'est jamais simple de monter une programmation. Sous la direction de Marie-Thérèse Fortin, on a repris *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans* de Normand Chaurette, monté par l'artiste multidisciplinaire Carole Nadeau, puis *Les Reines* du même auteur, ou *Oreille, tigre et bruit* d'Alexis Martin. Au TNM, on ne prend pas de risques : on sort difficilement des Tremblay, Gauvreau, Ducharme. Plusieurs petites compagnies ont repris des œuvres de Daniel Danis. À la salle intime du Prospero, on a accueilli récemment *Le Chemin des passes-dangereuses* de Michel Marc Bouchard et *Le Désir de Gobi* de Suzie Bastien par de jeunes compagnies, ça me paraît audacieux. »

Nos interlocuteurs admettent que le répertoire québécois auquel on accorde de l'attention se révèle très majoritairement masculin et blanc. « Les quatre auteurs les plus montés sont des hommes », rappelle Marie-Claude Verdier, alors que des auteures comme Jovette Marchessault, Carole Fréchette, Lise Vaillancourt, Jeanne-Mance Delisle semblent presque oubliées chez nous, mais voient leurs pièces reprises à l'étranger. Alexandre Fecteau évoque une conversation avec Carole Fréchette : « Elle m'expliquait comment, ici, ses textes sont créés, puis c'est tout. Comme si cette première version se voulait définitive. Que l'on attend ensuite son prochain texte, mais qu'on ne revisite

pas ou peu ses pièces précédentes. Alors qu'en France ses textes peuvent faire l'objet de dizaines de mises en scène... »

RAYONNER ICI COMME À L'ÉTRANGER

Notre dramaturgie rayonne à l'étranger, c'est indéniable, mais notre répertoire n'a pas l'attention qu'il mériterait chez nous. Le cas du théâtre pour l'enfance et la jeunesse paraît instructif. Comme le souligne Marie-Claude Verdier, « les créateurs du théâtre jeunes publics ont des compagnies fortes, comme le Carrousel et Bouches Décousues, qui peuvent puiser dans le répertoire de leurs directrices artistiques, Suzanne Lebeau et Jasmine Dubé, et remonter leurs pièces. Ces compagnies tournent beaucoup, ont les moyens de le faire, avec ces créatrices toujours actives. Pour les autres auteurs jeunesse, qui ont écrit sur commande, il n'y a rien : aucune compagnie n'a le mandat de jouer le répertoire d'ici et d'ailleurs, il n'y a que des compagnies de création. Le théâtre jeunesse n'a aucun lieu producteur, pas de TNM pour enfants. La Maison Théâtre, les Gros Becs sont des lieux de diffusion, l'Arrière Scène produit de nouvelles créations. Seuls les Coups de théâtre présentent parfois des pièces de répertoire, montées par des compagnies étrangères. »

Comment se fait-il qu'une pièce comme *Mademoiselle Rouge*, de Michel Garneau, prix du Gouverneur général, n'a jamais été montée ici ? D'autres pièces, *Un éléphant*





Une lune entre deux maisons de Suzanne Lebeau (1979),
mis en scène par Marie-Eve Huot (le Carrousel, 2012).
Sur la photo : Simon Labelle-Ouimet.
© François-Xavier Gaudreault

dans le cœur de Jean-Frédéric Messier, *Le Champ* ou *Hippopotamie* de Louise Bombardier mériteraient d'être revisités. Louis-Dominique Lavigne a produit un immense corpus jeunesse, combien de ses pièces sont-elles reprises par d'autres compagnies que la sienne ?

Le problème avec le répertoire vient aussi du fait que «ce n'est la responsabilité de personne, croit Marie-Claude Verdier; le répertoire, c'est à la fois ce qui nous unit et ce contre quoi nous nous battons. C'est parfois aussi au public de manifester son intérêt ! Les grands théâtres n'ont pas de conseiller dramaturgique, juste des comités de lecture. Il y a de beaux défis à relever, faites vos classes!» Alexandre Cadieux renchérit: « L'œuvre peut résonner de toutes sortes de manières, il faut l'essayer pour le savoir ! Même l'institution, au sens large, ici, encourage plutôt la création. Les mandats des théâtres établis restent flous. »

«Il semble qu'on ne considère pas notre théâtre digne du même traitement que celui que l'on croit légitime d'offrir à des auteurs étrangers, certes marquants, mais qui ne nous racontent pas, nous. L'absence d'un répertoire national vivant est un symptôme de plus de notre identité déficiente», conclut Alexandre Fecteau, pour qui le prochain enjeu quant au répertoire consiste « à le jouer, à se le réapproprier, à le célébrer, afin de lutter contre notre complexe d'infériorité ». ●